

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Vue de la Synagogue et du Conservatoire de Bruxelles. - Les Emigrants, d'après Georges Knorr. - Le Meurtre de Kléber. - Les Maisons de Thé, en Chine et au Japon.

TEXTE: - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Le Tableau Accusateur. Nouvelle historique. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Etendue des Chemins de Fer des principaux Pays du Globe. - Prenez-y garde! - La Tour au Lierre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 41.

— 10^e. ANNÉE. —

14 Août 1880.

NOS GRAVURES.

VUE DE LA SYNAGOGUE ET DU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES.

La rue de la Régence est bien une de celles

qui comptent le plus grand nombre de monuments: on y voit le Palais de Justice, le Palais du comte de Flandre, le nouveau Palais des Beaux-Arts, l'Eglise du Sablon, le nouveau Square avec le groupe remarquable des comtes d'Egmont et de Horne, le Conservatoire royal de Musique, et la Synagogue, dont nous donnons une vue. La Synagogue est un bel édifice d'un aspect

simple, sévère et grandiose à la fois, bâti dans le style d'un beau et pur roman.

On y pénètre par un porche en péristyle; à droite et à gauche de cette porte se trouvent des escaliers conduisant aux tribunes des dames, situées à l'étage.

La Synagogue se compose d'une grande nef, de deux bas-côtés et d'un hémicycle qui forme



VUE DE LA SYNAGOGUE ET DU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES (DESSIN ORIGINAL).

le sanctuaire. La grande nef est divisée en trois travées surmontées de grandes coupes supportées par quatre groupes de colonnes.

Les murs intérieurs du temple n'ont d'autre

ornementation que les préceptes du Pentateuque, qui y sont inscrits.

Le sanctuaire est fermé par une rampe en chêne garnie d'ornements en fer forgé et doré,

et décoré de riches peintures romanes.

Du haut de la demi-coupole du sanctuaire pend le „Ner Tamid,” la lampe où brûle le feu perpétuel.

C'est dans cette partie de l'édifice qu'est placé le tabernacle, auquel on arrive par un double escalier en pierre. Le tabernacle comprend les Tables de la Loi.

La chaire et „l'Almémaer," au milieu duquel se trouve le pupitre où se lisent les Tables de la Loi, sont en avant du sanctuaire. Sur ce pupitre, on remarque les deux candelabres traditionnels à sept branches, et derrière un grand chandelier symbolique portant huit branches en éventail.

Cet édifice, qui a été inauguré au mois de septembre 1878, lors de la fête du Grand-Pardon, fait honneur au talent distingué de M. l'architecte de Keyser, qui en est l'auteur.

Ce n'est que depuis trois ans que le Conservatoire de musique est fixé dans son nouveau et élégant hôtel de la rue de la Régence. Cet établissement, dont le plan a été conçu et exécuté par feu M. l'architecte Cluysenaar, se distingue à l'extérieur par ses belles lignes architecturales, et est admirablement distribué à l'intérieur.

On y remarque, entre autres, la grande salle de concert, disposée en forme de salle de spectacle avec galerie de baignoires, loges pour la famille royale, pour les autorités civiles; parterre, stalles, scène. C'est là que se trouve le grand et puissant orgue que tout le monde admire.

Grâce à son directeur, M. Gevaert, assisté d'une brillante phalange de professeurs, notre Conservatoire continue à maintenir la réputation qu'il s'est faite d'une des meilleurs écoles de musique de l'Europe. Les concerts d'hiver y attirent une foule de plus en plus nombreuse, tant par l'heureux choix des morceaux que par leur exécution des plus parfaites. D'un autre côté, les derniers concours témoignent par leurs résultats, et des efforts des élèves et du mérite du corps enseignant.

LES ÉMIGRANTS.

Ils sont là trois, le vieux père et ses deux filles, attendant dans la gare d'une petite station de village, le convoi qui doit les emporter loin de leur pays, vers une région inconnue.

Est-ce donc la misère qui chasse cette malheureuse famille du foyer paternel, pour aller tenter la fortune au-delà de l'Océan?

Une sombre mélancolie est empreinte sur leur physionomie, et la douleur de devoir s'arracher au sol natal leur fait verser bien des larmes!

Et cet exil est bien plus pénible pour le vieux père que pour les enfants, dont la vie est encore pleine d'espérances; des souvenirs moins vifs attachent celles-ci au pays qui les a vues naître, et la nouvelle patrie leur aura bien vite fait oublier celle qu'elles abandonnent. Mais le vieillard! devoir à cet âge dire un éternel adieu à ces lieux où s'est écoulée son existence tout entière; devoir prendre la route de l'exil et laisser seules les tombes où dorment sa vieille compagne, ses pères et tous ceux qu'il a aimés, sans espoir pour lui d'aller un jour les rejoindre là-bas sous les cyprès, dans le repos de la mort! Toutes ces tristes pensées lui affluent à l'esprit, tous les souvenirs du passé repassent devant ses yeux, et des larmes viennent mouiller sa paupière.

Chacun appréciera les mérites de cette œuvre due à un peintre allemand, M. Georges Knorr. Comme le groupe de ces trois personnages, tous vêtus de noir, se détache d'une manière frappante sur cette nature tout ensoleillée qui les entoure! Et ce n'est pas non plus sans intention que l'artiste a placé là, au second plan, ce chasseur, qui, le fusil au bras, s'en va gaiement à la poursuite du gibier: c'est le plaisir, la joie à côté de la plus navrante douleur; deux compagnes qui se coudoient toujours sur le chemin de la vie.

LE MEURTRE DE KLÉBER

J. B. Kléber, — qui a été un des conquérants de la Belgique sous la République, —

naquit à Strasbourg en 1753, d'un pauvre terrassier; mais sa mère, ayant épousé en secondes noccs un homme aisé, il reçut une éducation assez soignée. Il étudia l'architecture; mais lorsque éclata la révolution, il abandonna le compas et l'équerre pour s'enrôler dans le bataillon de volontaires du Haut-Rhin. Nommé peu de temps après adjudant-major, il se fit bientôt remarquer par sa bravoure et son sang-froid à la défense de Mayence, et reçut le brevet de général de brigade. Envoyé dans la Vendée, il se montra dans cette malheureuse guerre général habile et homme généreux; il obtint alors le grade de général-divisionnaire. Mais son humanité fut traitée d'incivisme, et il fut exilé pour prix de ses services. Rappelé en 1794, il fut victorieux à Fleurus et s'empara de Mons et de Maestricht.

Eloigné de l'armée en 1796, par suite de jalousies et de rivalités haineuses, il resta dans la retraite jusqu'au moment où Bonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Égypte, le désigna pour l'accompagner. Il escalada un des premiers les murs d'Alexandrie, s'empara avec sa division de Jaffa et de Gaza, et se couvrit de gloire à Kersoum et au Mont-Thabor, ainsi qu'à Aboukir.

Nommé par Bonaparte pour le remplacer, il tailla en pièces l'armée turque à Héliopolis (20 mars 1800), soumet le Caire révolté et reconquiert toute l'Égypte en dix jours. Il s'occupait de consolider son ouvrage, lorsque, le 14 juin, il fut assassiné par un fanatique musulman, nommé Soleyman-el-Haleby, qui crut par là s'ouvrir les portes du paradis de Mahomet et subit le supplice du pal le jour même des funérailles de sa victime. Les restes de Kléber reposent dans sa ville natale, qui lui a fait élever, en 1840, une statue colossale en bronze.

LES MAISONS DE THÉ, EN CHINE ET AU JAPON.

L'arbre à thé est originaire des contrées orientales de l'Asie; il croît naturellement en Chine et au Japon; sa culture est extrêmement soignée.

Le thé fut introduit en Europe au XVII^e siècle, par la Compagnie des Indes hollandaises. Son usage, d'abord très-limité, est devenu considérable.

Les botanistes ont été longtemps divisés sur la question de savoir s'il existe deux espèces de thé, l'une dont on tire le thé vert, l'autre dont on tire le thé noir. On sait aujourd'hui qu'il n'existe qu'une sorte de thé, et que toute la différence entre le thé noir et le thé vert dépend de quelques modifications apportées dans la préparation.

En Chine et au Japon, la récolte du thé se fait deux fois par an, au printemps et vers le mois de septembre. Après cette récolte, les feuilles sont exposées au soleil; ensuite on les soumet à la torréfaction dans une bassine chauffée au rouge, en les remuant continuellement. Les feuilles torréfiées sont passées aux ouvriers chargés de leur enroulement.

Lorsque les thés ont été préparés, on les emballe tout chauds dans des caisses hermétiquement fermées où on les tasse. Avant cet emballage, les Chinois les aromatisent avec différentes plantes balsamiques.

Le thé est le breuvage par excellence de toutes les classes de l'Empire du Milieu. Grands et petits, pauvres et riches, tout le monde en consomme, tout le monde l'aime. C'est un des éléments nécessaires à l'alimentation chinoise; on prend du thé au réveil, on en prend aux repas, on en prend toujours. Par les temps de grande chaleur, rien de plus rafraîchissant, rien qui désaltère mieux qu'une tasse de thé bien chaud.

Les Chinois mettent autant de soin à déguster et à classer leurs thés, que nos propriétaires de crus à apprécier leurs vins. Seulement, à la différence du vin, plus le thé est jeune, meilleur il est.

Les maisons de thé, sont, en Chine et au Japon, ce que sont en Europe les hôtels, restaurants et cafés. En Europe, on va dîner au café ou au cercle; les Japonais vont à la

maison de thé, où ils boivent du „cha" ou du „sake," et où ils fument force „kiseru." Au lieu d'être servi par des garçons, on l'est par des jeunes filles qui se livrent, pour charmer les soirées, à des chants et à des danses.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Vrai caractère de nos fêtes. — Charlemagne et le Conseil municipal de Paris. — Actrice, propriétaire et Sans-Culottes. — Les trains les plus rapides du monde. — Un combat de coqs en Hesbaye. — Influence des parfums sur le caractère féminin. — La question des machines sous le ministre Colbert. — Cinq principes d'économie domestique. — Un idéal de femme de chambre. — A propos de harangues officielles.

Les trois grandes fêtes nationales qui ont signalé les mois de juin et de juillet, peuvent être caractérisées de la manière suivante:

Ouverture de l'Exposition: — Glorification de l'industrie, du commerce, des forces vives du pays.

Grande revue de l'armée et de la garde civique: — Représentation de nos forces défensives.

Inauguration du monument élevé à Léopold I^{er}: — Manifestation solennelle de la gratitude du peuple belge envers son premier roi.

Noble et glorieuse trinité patriotique!

Ceux de nos compatriotes qui ont visité la dernière Exposition de Paris, se rappellent certainement la statue équestre en bronze de Charlemagne, due au ciseau de M. Louis Rochet et pesant quelque chose comme vingt-cinq mille kilogrammes. L'Empereur est à cheval, un vaste manteau descendant de ses épaules en plis harmonieux, couronne en tête et sceptre en main. De chaque côté de la tête du cheval impatient, deux guerriers francs en armes tiennent les rênes. Le groupe repose sur un piédestal monumental représentant une chapelle de style roman-carlovingien, percé d'arcades allongées servant de niches à des statues de bronze et surmontées d'une immense couronne impériale entourant tout le socle proprement dit.

Eh bien, cette œuvre d'art magistrale, ce véritable monument a été offert, gratis, à la ville de Paris; malheureusement, Charlemagne avait des ennemis personnels dans le Conseil municipal, qui d'abord refusa une place, un carrefour, un coin, un socle, n'importe quoi pour remiser le grand monarque et son cheval, quoique plusieurs membres eussent reconnu que Charlemagne fut un génie réellement civilisateur.

Les infortunes de ce Charlemagne errant, cherchant partout une pierre pour y poser sa tête et celle de son coursier, ont répandu chez les Français, nés malins, une gaieté de si bon aloi, que la majorité du Conseil s'est ravisée...

„Les exemples de véritable tolérance, large et intelligente, sont rares, dit à ce sujet M. Planat, dans la „Semaine des Constructeurs;" raison de plus pour les signaler, qu'ils viennent de droite ou de gauche, de gauche ou de droite; pour les louer, puisqu'il y a un grand mérite à montrer du bon sens dans des questions où tout le monde verrait clair, si la politique ne venait se mêler partout où sa présence est au moins indiscrette."

Voilà un incident fait, certes, pour nous intéresser, Charlemagne étant une gloire que la Belgique a le droit de revendiquer.

Raconté, dans un café du boulevard Central, par un honnête Parisien fraîchement débarqué à Bruxelles:

Certaine actrice, qui devait trois termes à son propriétaire, et était très-embarrassée de les payer, a profité d'un façon fort... ingénieuse, de la perturbation que l'amnistie avait produite dans la cervelle de „ce M. Vautour," comme elle l'appelait.

Elle a fait coller aux battants de sa porte et aux coins de la rue, quatre énormes affiches rouges, portant ces mots en grosses capitales :

CLUB DES SANS-CULOTTES.

LES SÉANCES AURONT LIEU LES LUNDIS
ET JEUDIS SOIRS, CHEZ M^{lle} ***.

A la vue de la terrifiante pancarte, toute la maison est en émoi. On crie, on appelle, on gronde; le portier court chez le propriétaire, et lui annonce que les Sans-Culottes vont mettre en fuite tous les locataires.

— Comment! Mademoiselle, s'écrie le propriétaire en arrivant tout essoufflé, un club dans ma maison! Vous voulez donc me ruiner?

Il n'avait pas achevé ces paroles, que quatre hommes en blouse arrivaient pour faire partie du club des Sans-Culottes.

— En vérité, Monsieur, répondit la malicieuse actrice, on dirait que vous êtes l'ennemi de la République: je suis dans mon droit, et ces honorables citoyens, qui ont tant souffert à Nouméa, doivent trouver mauvais que vous vouliez m'empêcher de les recevoir chez moi pour...

— Silence! de grâce, interrompit le propriétaire tout tremblant. Et il ajouta tout bas: — Mademoiselle, je vous en conjure... Vous me devez trois termes, eh bien! si vous voulez partir de ma maison, je vous donne quittance et je serai votre obligé.

— Mais, Monsieur...

— Je paierai même les frais de votre déménagement.

L'actrice le prit au mot, et le lendemain elle faisait emporter ses meubles.

Quand vous voyagerez en chemin de fer, souvenez-vous des petits renseignements suivants; ce sera un moyen d'intéresser vos compagnons, car il s'agit d'une chose qui occupe toujours plus ou moins l'esprit, en pareil cas: la vitesse.

Le train le plus rapide du monde est en Angleterre; c'est celui qui se rend de Londres à Leeds par la ligne du Great-Northern, en trois heures trois quarts, ce qui donne une vitesse d'environ 68 kilomètres à l'heure, y compris les arrêts.

On peut ensuite citer le train de Londres à Exeter, qui fait 312 kilomètres en quatre heures un quart, et le train d'Irlande qui se rend de Londres à Holyhead (420 kilomètres), en six heures trente-cinq minutes.

On me donne le dramatique récit d'un Combat de coqs dont a été le théâtre un village de la Hesbaye.

La scène se passe dans la cour d'un cabaret: les deux bipèdes, les plumes hérissées, le cou tendu, campés vis-à-vis l'un de l'autre, comme une couple de danseurs, exécutaient un pas de cancan en échangeant avec prodigalité des coups de becs et d'ergots. La galerie suivait avec anxiété les péripéties de la lutte; de temps en temps, une rumeur d'admiration circulait dans la foule: c'était quand l'un des deux adversaires retirait ses ergots sanglants des flancs de son confrère ou lui plantait son bec bien avant dans les chairs.

Là-dessus, les paris s'engageaient, les pièces de cent sous tintaient comme dans une banque.

Et les gallinacés luttaient toujours avec fureur!

Ils étaient haletants, épuisés, rendus; les coups de becs étaient plus rares, mais ils plongeaient dans les plaies béantes... L'un des combattants était éborgné: son œil droit pendait à un filament sanguinolent; l'autre avait au cou et au flanc un grand trou rouge où l'on eût pu mettre le doigt. L'issue du combat ne pouvait tarder, aussi l'anxiété redoublait-elle.

Bientôt l'une des deux pauvres bêtes, exténuée, s'accroupit et courba la tête. Son adversaire redouble ses efforts, plante et r. plante son bec dans la tête sanglante de son ennemi vaincu, et fait si bien qu'il l'extermine sur place.

Un cri... d'horreur?... Non, un cri de joie, partit de l'assemblée; le propriétaire du coq

vainqueur, entouré, acclamé, félicité, fut transporté au buffet où il se grisa de son triomphe et d'un genièvre abominablement frelaté. Quant au bipède à plumes, il fut réintégré dans son panier d'osier, où il put à son aise méditer sur le néant des humaines et bestiales vanités.

Et voilà le genre de spectacle qui, plus que jamais, fait les délices des habitants de nos campagnes, et que les autorités sont impuissantes à empêcher.

De nombreuses expériences, faites par un chimiste anglais, relativement à „l'influence des parfums sur le caractère des femmes,” il ressort que tel ou tel parfum provoque telle ou telle modification dynamique ou statique, non-seulement au point de vue des sens, mais encore au point de vue moral. Voici le résultat de ces observations olfactives:

Un traitement par le musc développe chez la femme l'amabilité. Les jeunes filles soumises à l'influence de la rose deviennent effrontées, hautaines, querelleuses, avares. Le géranium provoque la hardiesse dans le caractère et l'orgueil louable. La violette prédispose à la piété. Le benjoin porte à la rêverie, à la poésie. La menthe développe la ruse et les instincts commerciaux. Le vetiver et la verveine donnent le goût des beaux-arts. L'ambre et le sulkamera allument l'inspiration; c'est le parfum favori des bas-bleus. Le patchouli produit une exaltation qui peut avoir des suites funestes. Le camphre abrutit. L'opopanax prédispose à la folie. Ainsi, le jour n'est pas éloigné où l'on pourra s'écrier: „Dis-moi ce que tu sens, et je te dirai qui tu es!”

Un souvenir historique à évoquer, en présence de toutes les machines que renferme l'Exposition.

Un jour, un homme se présenta à Colbert à l'effet de lui soumettre une machine propre à faire le travail de dix hommes.

„Je cherche, répondit le ministre, les moyens d'occuper le peuple suivant ses facultés, afin de le faire vivre doucement de son travail; et non de ravir aux pauvres le peu d'occupation qu'ils possèdent. Portez votre invention ailleurs: elle peut convenir où les bras manquent; elle ne convient nullement là où les bras abondent et où il s'en faut de beaucoup qu'ils soient utilement occupés.”

On voit que le grand Colbert y aurait regardé à deux fois pour nationaliser la vapeur, les chemins de fer et tant de découvertes qui font la gloire de notre époque.

J'ai rarement rencontré quelque chose de plus simple et de plus pratique — en fait d'économie domestique — que les principes suivants, tirés d'une simple lettre, écrite par une mère à sa fille:

1° Règle ta dépense sur tes revenus et sur ton état, sans jamais te laisser emporter au-delà des bornes d'une honnête bienséance par la coutume et l'exemple, dont le luxe ne manque jamais de se prévaloir.

2° Ne prends rien à crédit chez les marchands, mais paie argent comptant tout ce que tu achètes: c'est le moyen d'avoir ce qu'ils ont de meilleur et de l'avoir à moindre prix.

3° Accoutumes-toi à regarder comme une grande injustice de faire attendre les domestiques et les ouvriers pour les payer de ce qui leur est dû.

4° Fais-toi représenter et arrête les comptes régulièrement tous les mois; ne manque pas de les clore à la fin de chaque année.

5° Enfin, dans le règlement que tu feras de tes dépenses, — lesquelles, je le répète, doivent toujours être proportionnées aux revenus, — n'oublie jamais de mettre, à la tête de tous, la portion destinée et due aux pauvres.

Un châtelain du Condroz écrit à un de ses amis de Bruxelles, rentier et célibataire, pour

le prier de procurer à son épouse une femme de chambre dans les conditions suivantes:

„Jeune, d'une figure agréable, sachant lire, écrire, calculer, coudre, repasser; en outre, elle doit être bien élevée, d'une bonne famille, modeste, d'un caractère uniforme, de mœurs irréprochables, etc.

Un mois se passe; pas de nouvelles. Seconde missive. Enfin arrive cette réponse:

„Il m'a été impossible, mon cher, de trouver jusqu'ici la femme de chambre que vous me demandez. Je continue à la chercher partout; mais, franchement, si je la rencontre, je ne vous l'enverrai pas: je l'épouserai, pour faire mon bonheur!”

Il n'est aujourd'hui pas de fête sans discours, — sans plusieurs discours. Rappelons à ce sujet que, comme Louis XIV passait à Rheims, en 1668, le chef des échevins, en lui présentant à l'entrée un panier de champagne et d'excellentes poires de rousset, s'exprima en ces termes:

„Sire, nous vous offrons ce que nous avons de meilleur, nos vins, nos poires et nos cœurs.”

Le grand roi lui frappa sur l'épaule et dit: „C'est bien, voilà comme j'aime les harangues.”

Il est bien entendu que je ne conseille ce laconisme à aucun de nos fonctionnaires, grands et petits, — dans ces temps de verbosité.

JEAN-LE-BUTINEUR.

LE TABLEAU ACCUSATEUR.

Nouvelle historique.

IV.

Ces mots: „Vous allez savoir pour quelle cause nous allons combattre,” éveillèrent au plus haut point la surprise de Chidiok, qui ne pouvait rapprocher dans son esprit l'idée d'une lutte et celle du tableau qui était là.

Babington continua:

— Ce tableau est destiné à une femme, belle entre toutes les femmes et malheureuse comme Rachel, quand Rachel eut perdu ses enfants; à une femme qui devrait avoir un palais pour demeurer et qui habite une prison; à une femme que de fiers gentilshommes devraient servir à genoux et qui n'a pour courtisans que ses geôliers; à une femme qui a été reine deux fois et qui n'a pu trouver dans ses deux royaumes un coin de terre où reposer sa tête...

— Que voulez-vous dire! s'écria Chidiok d'une voix émue.. Quelle est cette femme?..

— Marie Stuart, reine d'Ecosse et douchière de France!

Chidiok ne comprit pas d'abord ce qu'il pouvait y avoir de commun entre l'infortunée prisonnière et six gentilshommes qui avaient passé la plus grande partie de leur vie à chasser le renard dans leurs contés. Il avait souvent mêlé ses regrets aux plaintes stériles des catholiques, mais sa pensée n'était pas allée plus loin. Ce fut donc avec la plus vive surprise qu'il répéta le nom que son ami venait de prononcer.

— Marie Stuart!

— Il y a assez longtemps qu'elle souffre et qu'elle pleure! reprit Babington. Nous sommes ici pour la délivrer et vous allez prendre part à notre sainte entreprise. Je vous ai caché notre projet jusqu'à ce jour, Chidiok, parce que vous ne savez rien taire à votre jeune femme et qu'elle aurait sans doute versé tant de larmes que vous ne nous auriez pas suivis. Maintenant, le jour approche. Vos frères vous appellent, viendrez-vous?

Chidiok baissa la tête et garda le silence. Mais son hésitation ne fut pas de longue durée, il répondit:

— Je vous suivrai, Babington; c'est une reine et une martyre que vous allez sauver; je vous suivrai. Mais que veut dire ce tableau?

— Marie Stuart l'a voulu... Nous lui avons

fait connaître notre dessein, malgré les sentinelles et les porte-clefs. Mais elle veut savoir qui nous sommes avant de se livrer à nous. Ce soir, un brasseur, qui entre librement au château de Fotheringay, viendra prendre ce

tableau, et demain nous recevrons la réponse de la noble captive.

— Et que ferez-vous ensuite?

— Oh! tout est prévu d'avance. Nous rassemblerons les hommes qui nous sont dévoués,

et vendredi, lorsque Elisabeth partira de Windsor....

Babington n'acheva pas sa pensée. On eût dit que la parole se refusait à ses lèvres.

Chidiok allait lui demander la cause de ce



LES ÉMIGRANTS, D'APRÈS M. GEORGES KNORR.

silence, lorsqu'un pan de tapisserie fut soulevé, et un homme que Chidiok reconnut pour le septième personnage du tableau, paraissant tout-à-coup, reprit d'un ton grave et sévère:
— Et vendredi, lorsque Elisabeth partira de

Windsor et qu'elle sera arrivée au carrefour de Woodfield, chacun de nous fondra sur l'escorte. Babington attaquera Leicester, Barnwell le vieux comte de Surrey. Les autres gentilshommes chargeront les gardes à cheval, sans merci ni pitié.

— Et la reine? s'écria Chidiok, avec horreur.
— Il n'y aura plus alors d'autre reine que Marie Stuart, reine d'Ecosse et d'Angleterre.
— Qui donc tuera la reine?
— Moi!

L'étranger avait les bras croisés sur sa poitrine et regardait Chidiok avec dédain.

Le jeune gentilhomme ne tint pas compte de cette espèce de provocation. Il se tourna vivement vers son ami.

— Babington, lui dit-il, cet homme a menti, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas un assassin, vous! Cet homme a menti; mais vous vous taisez! Aurait-il dit vrai?

Babington avait repris son empire sur lui.

même. Il repoussa doucement Chidiok et lui dit:

— Vous êtes un enfant.

— Anthony, souvenez-vous que celui qui frappe par l'épée mourra par l'épée?



LE MEURTRE DE KLÉBER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. H. DE CALIAS.

— Si vous avez peur de mourir, Chidiok, vous êtes libre de ne pas nous suivre.

Chidiok se couvrit le visage de ses mains et resta un moment immobile. Puis il s'approcha de son ami:

— Vous pouvez encore vous arrêter en chemin, lui dit-il d'une voix suppliante. Ecoutez une personne qui vous aime. Abandonnez un projet qui doit vous perdre, quoi qu'il arrive.

— Vous me conseillez vraiment de forfaire à

ma parole, repartit Babington; à merveille! C'est prêcher d'exemple et de précepte, comme les sages.

A ces mots, Chidiok leva fièrement la tête, et jetant un regard ineffable sur ses amis, il dit en prenant son manteau:

— Que Dieu vous garde, Messieurs! Quant à moi, je connais mon devoir. Il y a maintenant autant de péril à se taire qu'à agir. Je saurai me taire.

Il sortit ensuite. Les gentilshommes demeurèrent interdits; ils estimaient tous Chidiok, et le virent avec inquiétude s'éloigner d'eux. Mais cette impression ne fut que passagère, et lorsqu'ils se dirent adieu jusqu'au lendemain, ils avaient retrouvé toute leur confiance, tout leur enthousiasme de la veille.

V.

L'étranger, resté seul dans l'atelier de Braugmarten, tomba dans une rêverie profonde.

Il se promenait à grands pas et semblait avoir oublié le monde entier, lorsqu'un bruit d'armes et de voix se fit entendre.

La porte s'ouvrit, et un officier, accompagné de plusieurs soldats, entra dans l'appartement. Il s'approcha de l'étranger stupéfait, et lui dit en s'inclinant :

— Ai-je l'honneur de parler au capitaine Fortesquiou?

— Oui, Monsieur.

— Je vous arrête au nom de la reine!

— Il y a là quelque méprise, sans doute, je suis un officier de sa Majesté, et...

— Il est impossible de feindre plus longtemps, vous avez été trahi.

Le prétendu capitaine répondit d'une voix étouffée :

— C'est impossible.

— Rien n'est impossible... Depuis huit jours on épie vos démarches, on suit vos intrigues; ainsi, Monsieur, pas de mensonge, ce serait inutile.

— Que la volonté de Dieu soit faite! répondit l'étranger.

Et il suivit les soldats.

L'officier allait sortir avec eux, lorsque ses regards tombèrent sur le tableau encore posé sur le cheval. Il considéra un instant les figures et allait se retirer après ce vague examen, quand il aperçut tout-à-coup le capitaine dans un coin de la toile.

La présence de ce personnage à côté des jeunes seigneurs pouvait n'être qu'une fantaisie de peintre. L'officier hésita, s'éloigna du cheval à pas lents; mais après réflexion, il revint prendre le tableau et l'emporta.

Pendant que ces événements se passaient dans l'atelier de Braugmarten, Chidiok suivait les rues qui mènent à Whitehall.

Arrivé au milieu du Strand, il frappa à la porte d'une maison d'assez belle apparence. Un domestique vint ouvrir, et le gentilhomme, montant jusqu'au premier étage, entra dans un vaste salon garni de tentures et meublé avec recherche.

Un enfant de trois ans jouait avec les fleurs du tapis et plusieurs jeunes femmes travaillaient à des ouvrages de broderie auprès de la fenêtre.

Aussitôt que Chidiok parut, l'une d'elles se leva avec empressement et courut au-devant de lui.

— Vous voilà enfin, mon ami, dit-elle, en se jetant à son cou, c'est mal de vous faire attendre encore aujourd'hui. Nous comptons les minutes, vous ne comptez pas les heures.

Chidiok embrassa la jeune femme d'un air pensif, et ne s'aperçut pas que le petit enfant lui tendait les bras et l'appelait.

— Je devrais bien vous en vouloir, ajouta la jeune femme en emmenant son mari vers la fenêtre; depuis trois semaines, vous m'abandonnez tous les jours. Voilà vos sœurs qui ne vous aiment plus, tant elles vous trouvent coupable.

— Je vous le promets, Alice, répondit le gentilhomme, je vous le promets, dorénavant je ne vous quitterai plus. Non, je ne veux plus vivre ainsi loin de vous.

— Hélas! j'ai peine à vous croire. Depuis que nous avons quitté Southampton, vous n'êtes plus le même. Avant ce maudit voyage, vous ne connaissiez pas d'autre plaisir que celui d'être avec nous. Vous passiez votre journée près de moi à me dire de douces choses qu'on ne se lasse pas d'entendre. Maintenant, vous partez de grand matin et ne revenez que le

soir. Je le vois bien, vous aimez Babington plus que vous ne m'aimez. Prenez garde! cela vous portera malheur...

Le nom de Babington fit tressaillir Chidiok. Il conduisit sa femme jusqu'à sa place, et s'assit auprès d'elle en disant :

— Vous avez raison, il faut partir de Londres et reprendre le chemin de notre comté.

Les jeunes sœurs de Chidiok levèrent la tête pour s'assurer que leur frère parlait sérieusement. Il continua :

— Vous regrettez notre grande maison au milieu des arbres, le parc où vous alliez courir, les bords de la rivière...

— Et mon jardin! s'écria l'une des jeunes filles.

— Et mes oiseaux! dit une autre.

— Et l'église! dit une troisième.

— Et mon bonheur! ajouta Marie avec un regard de reproche.

— Eh bien! reprit le gentilhomme, voulez-vous que nous allions retrouver tout cela?

Cette proposition répandit la joie sur tous les visages. Le repas fut gai. La soirée se passa comme un instant.

Enfin la nuit arriva. La maison de Chidiok s'endormit tout entière. Le maître seul entendit la voix aigre du watchman annoncer les heures; il appela en vain le sommeil, le sommeil ne vint pas.

Le jour éclairait faiblement les vitres bleutées, lorsqu'une troupe de cavaliers déboucha dans le Strand. Elle s'arrêta devant la maison, et bientôt on frappa à coups redoublés à la porte d'entrée. Chidiok se dressa sur son séant. Alice entr'ouvrit les yeux et murmura :

— Partons nous?

VI.

Quelques minutes après, cette paisible demeure retentissait des cris d'une famille désolée.

L'épouse redemandait son mari, les sœurs appelaient leur frère.

Mais Chidiok, emmené par les cavaliers, avait pris au galop la route de Windsor, et arrivait à la porte du palais. Là, un capitaine de gardes vint le prendre, et après lui avoir fait traverser une longue suite d'appartements, l'introduisit dans une chambre somptueuse qu'éclairaient encore des bougies à demi consumées.

Une femme était debout devant un tableau et le considérait attentivement.

Chidiok reconnu à la fois Elisabeth, reine d'Angleterre, et l'œuvre de Braugmarten.

Tout ce qui se passait lui parut un songe. Il regarda autour de lui, les visages étaient mornes et hostiles.

Enfin Elisabeth leva les yeux et les tint attachés sur lui un moment. Elle consulta le tableau à plusieurs reprises, et se tournant tout-à-coup vers l'une des personnes qui l'entouraient, lui dit :

— Voilà le sixième... Vous ne vous étiez pas trompé, Walshingam, c'est bien lui. Voilà ses yeux, son front, sa bouche, son air doux et triste, et, Dieu le pardonne, ses mêmes vêtements.

Elle s'avança ensuite vers Chidiok :

— Vous vouliez m'assassiner! lui dit-elle d'un ton brusque et impérieux.

— Je jure sur mon âme que jamais pareille pensée ne m'est venue, répondit le gentilhomme.

— Tout mauvais cas est niable, Monsieur: connaissez-vous Babington?

— Oui, Madame.

— Étiez-vous hier avec lui à la taverne de la Belle Flamande?

— J'y étais.

— Avez-vous su le complot formé contre moi?

Chidiok, avant de répondre, pensa à sa femme, à son enfant, à ses sœurs; mais la vérité l'emporta dans son âme généreuse. Il répondit :

— Oui, Madame.

Elisabeth réprima un mouvement de colère.

— Vous avez été bien discret, Monsieur, et vous pourrez vous en repentir. Mais je ne suis pas votre juge. Allez.

La reine fit un signe. Les gardes emmenèrent Chidiok.

Le 15 septembre de la même année, à la pointe du jour, par une de ces matinées brumeuses qui annoncent l'automne, maître Braugmarten sortit de sa taverne et se dirigea vers les champs de Lincolns-Inn.

Beaucoup de gens sur son chemin prenaient la même direction, et lorsqu'il arriva dans la plaine, une foule immense la couvrait. Le peintre-hôtelier se fit jour à travers cette masse compacte, et, grâce à une volonté persévérante, ne tarda pas à arriver au premier rang.

Les condamnés se faisaient sans doute attendre, car les spectateurs manifestaient la plus vive impatience.

Enfin un murmure, qui gagna de proche en proche, annonça le moment fatal; puis il se fit un grand silence. Bartholomé tremblait de tout son corps. Les soldats arrivèrent jusqu'à lui, et bientôt les condamnés parurent. Braugmarten les vit monter un à un et les compta machinalement; ils étaient au nombre de sept.

Les yeux du peintre se troublèrent; il s'appuya en chancelant sur son voisin, et tendit les bras vers l'échafaud en s'écriant :

— Pardon, mes gentilshommes, oh pardon!...

Il ne put en dire davantage, la voix lui manqua; mais un des condamnés avait entendu ce cri d'angoisse, il se retourna lentement: c'était Chidiok. Il vint jusque sur le bord de l'échafaud, et saluant Braugmarten d'un signe de tête, il lui dit avec un sourire mélancolique :

— Je vous fais amende honorable... il était ressemblant!

Braugmarten, épuisé de douleur, tomba sur ses genoux; ceux qui l'entouraient ne comprirent pas ce qu'avait voulu dire le gentilhomme. Ils relevèrent l'hôtelier, et quand celui-ci revint à lui, les sept condamnés avaient cessé de vivre.

E. DELISLE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Vous plaît-il que nous parlions un peu de moutarde? Oui, n'est-ce pas, car on peut guère se passer de ce condiment piquant et âcre, mélange de grains de moutarde noire pulvérisée et de moût ou de vinaigre, qui stimule l'estomac et facilite la digestion, surtout celle de viandes grasses.

La moutarde convient particulièrement aux vieillards. Elle occupe le premier rang parmi tous les stimulants que l'on sert sur la table; elle s'accorde bien avec les viandes rôties et les viandes bouillies; elle accompagne admirablement toutes les préparations dont le porc forme la base; elle relève les rôtis froids; elle est la base des sauces relevées, telles que la sauce Robert et toutes les rémoulades; sans elle pas de mayonnaises; sans elle encore, les pieds à la Sainte-Menehould ne seraient qu'une épigramme sans sel; enfin sa présence sur la table est indispensable, depuis le hors-d'œuvre jusqu'au dessert.

Voici comment on peut composer soi-même la moutarde nécessaire à sa consommation :

On a de la graine de moutarde (la brune est préférable); on la vanne, ou la nettoie, on la met tremper pendant 24 heures dans de l'eau, en l'agitant 2 ou 3 fois; on la broie sur une pierre, comme on broie les couleurs; on la mouille de vinaigre pour la passer au tamis fin ou dans un linge serré. Si elle n'est pas d'une grande finesse, on peut la broyer une seconde fois et la passer encore. On peut y ajouter du sel et des épices.

Vive surtout la „moutarde composée!“ — On a un litre de graine de moutarde; on la met macérer pendant huit jours, avec 6 gr. de chacune des plantes suivantes: Persil, cerfeuil, estragon, céleri vert, quelques gousses d'ail, des épices et 20 gr. de sel; on peut y ajouter les chairs de six anchois. On broie ensuite le tout, on le passe et on en emplît des pots de faïence. On fait rougir un morceau de fer gros comme le doigt et on l'éteint successivement dans chaque pot, pour enlever l'excès d'humidité et l'âcreté de la moutarde. On verse un peu de vinaigre sur chaque pot; on bouche avec du liège et on goudronne. E.

ÉTENDUE DES CHEMINS DE FER DES PRINCIPAUX PAYS DU GLOBE.

Nous donnons, d'après la „Revue Industrielle” de Paris, un tableau d'un très grand intérêt: c'est la longueur totale des lignes de chemins de fer dans les principales contrées du globe.

Il faut placer en première ligne les Etats-Unis, qui offrent une étendue de voies ferrées de 138,000 kilomètres, soit 43 pour cent de l'ensemble des chemins de fer du globe tout entier.

Après les Etats-Unis, vient l'Allemagne avec 34,000 kilomètres de chemins de fer (en chiffres ronds), l'Angleterre et l'Irlande avec 28,000 kilomètres.

La France, qui occupe le quatrième rang au point de vue du développement de son réseau, compte 25,000 kilomètres de voies ferrées. La Russie 22,000; l'Autriche 19,000; les Indes anglaises 13,000; le Canada 10,000; l'Italie 8,000; l'Espagne 6,000; la Suède 5,000; l'Australie 4,500; la Belgique 3,740.

La longueur des réseaux diminue ensuite rapidement, depuis la Suisse qui n'a que 2,600 kilomètres de chemins de fer, jusqu'à la Grèce qui n'en a que 12, tandis qu'on en compte 185 à Tunis et 106 au Japon.

En établissant la proportion entre la longueur des lignes de voies ferrées et la population, on reconnaît que les Etats-Unis ont 32,9 kilomètres par 10,000 habitants, la proportion pour toute l'Amérique étant de 17,2; pour l'Australie elle atteint déjà 10,6.

En Europe, on compte en moyenne une longueur de 4,9 kilomètres par chaque 10,000 habitants.

La Grèce occupe naturellement le dernier rang 0,08 kilomètre; vient ensuite la Russie 1,6; le Portugal 2,3; la Roumanie 2,4; la Suisse 2,8; l'Italie 2,9.

La proportion augmente successivement et la France compte 6,3 kilomètres par 10,000 habitants; l'Allemagne 7,1; l'Angleterre 8,1. La Suède tient la tête de la liste, la proportion étant de 10,8 kilomètres, bien que le réseau total ne soit que le cinquième environ de celui de la France.

En Asie, la proportion n'est plus que de 0,16 kilomètre et en Afrique 0,17.

PRENEZ-Y GARDE!

Amélie, oh, prenez-y garde!
Le mot j'aime est plein de douceur...
Mais souvent tel qui le hasarde
N'en connut jamais la valeur.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant;
Et qui dit le mieux: „Je vous aime,”
Est bien souvent celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille;
 Craignez un amant plein d'esprit:
 C'est votre cœur, non votre oreille
 Qui doit écouter ce qu'il dit.

WERNER DE M.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

IX.

Nous devons nous transporter à Paris, rue Lafitte. Dans un appartement au premier, dont les stores baissés laissaient entrevoir çà et là de brillants jets de lumière, se trouvaient, assises autour d'une table somptueusement servie, six jeunes femmes parées avec grâce et coquetterie.

Quoique dix heures eussent sonné depuis long-

temps et que le froid fût excessif, un individu, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur les fenêtres, se tenait immobile, caché dans l'ombre de la porte-cochère qui faisait face à l'appartement éclairé.

Vainement les passants et les voitures sillonnaient la rue, rien ne semblait pouvoir le distraire de la profonde méditation dans laquelle il restait plongé.

Une des six jeunes femmes dont nous venons de parler, se faisait remarquer par son admirable beauté, malgré la simplicité de sa toilette: ses cheveux noirs, séparés sur le front, faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son teint, ses grands yeux d'azur avaient une expression suave et triste. Elle était reine de la soirée par le droit de la fève, quoique, par une capricieuse fantaisie, on eût interdit à tout homme l'entrée de ce sanctuaire pour toute la soirée.

Tout-à-coup, une des convives se leva en s'écriant:

— C'est un fait personnel que je veux soumettre à l'assemblée... Notre amie Maria vient de nous raconter son histoire... je l'ai trouvée très-triste; je suis sûre que celle de notre amie Jeanne est beaucoup plus gaie... Soyons unanimes à la lui demander, et ainsi elle n'osera refuser.

— Oui, oui, il faut que Jeanne nous fasse connaître son histoire! dit la réunion tout d'une voix.

Pressée de toutes parts, après avoir vainement cherché à s'en défendre, Jeanne s'exprimait ainsi, d'une voix basse et accentuée:

— Vous voulez donc que je vous conte toutes les circonstances de ma vie passée... Hélas! mes chères amies, ce serait un effort au-dessus de moi-même... il est de ces choses que la réserve et le mystère rendent saintes et sacrées; les jeter au milieu d'une fête, ce serait les ternir, les déflorer. Tout ce que je puis vous dire, c'est le passé de mes seize ans!... où j'avais froid, où j'avais faim, mais où, toute joyeuse, je mordais bravement dans mon pain noir, et me réchauffais à l'étable entre mes vaches favorites, „Cayette” et „Blanc Bonnet,” ayant pour oreiller Turc, mon gros chien, pour rêves, ma bonne mère qui me donnait sa bénédiction et de douces caresses; où j'avais la vaste voûte du ciel et l'air libre sur mon front; pour mes pieds nus, la grande plaine et les hautes forêts; puis encore une bonne grosse figure rieuse et maligne que j'appelais mon parrain... et enfin Charlot, serviable et pensif compagnon de toutes mes courses, avec lequel je parlais „avenir!...” Mon Dieu, que j'étais heureuse alors!... Mais depuis... Maintenant, mes amies, je vous donne envie de rire et vous avez raison, je tourne à l'élégie... A votre santé!

— A la santé de Cayette!

— A celle de Blanc-Bonnet!

— Je bois à Turc!

En ce moment, on entendit sonner minuit, et tout-à-coup plusieurs jeunes gens, riant, fumant, chantant, firent irruption dans la salle à manger, en criant:

— Allons, Mesdames! au bal! Nous vous invitons à venir au bal!...

Elles prirent à la hâte leurs manteaux, leurs fourrures, et comme une myriade de papillons, chacun se sépara, pour se retrouver bientôt au bal de l'Opéra-Comique.

Jeanne et Maria, son amie intime, pressées par Jules, furent prêtes en un instant. Alfred les attendait en bas. Elles se hâtèrent de descendre. Vous vous souvenez?... Jules, Alfred...

A peine étaient-elles arrivées dans la rue, qu'un énorme chien s'élança tout-à-coup sur Jeanne, qui jeta aussitôt un cri d'effroi. A ce cri, Jules la saisit et la plaça dans la voiture.

Mais, d'un bond, le chien cherche à franchir cet obstacle, le cocher lui donne un grand coup de fouet, l'animal s'éloigne à regret en poussant des gémissements plaintifs, et la voiture roule, rapide comme l'éclair.

X.

Tout cela fut si prompt, que Jeanne, troublée, dans un indicible étonnement, ne put prononcer une parole. Elle se pencha vivement

à la portière de la voiture, cherchant du regard la cause de son effroi et de sa surprise; mais en ce moment, Maria lui saisit le bras en étouffant un cri.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent en même temps Alfred et Jules.

— Il y a là un homme, qui, comme la voiture passait sur le péristyle, s'est avancé si fort au moment où Jeanne se penchait, que j'ai vu l'instant où il serait écrasé par les roues.

— Un homme! où donc, Maria?

— Je ne le vois plus, M. Jules, mais c'est sans doute le maître de ce vilain chien, qui a fait si peur à Jeanne.

— Et vous, Jeanne, avez-vous vu cet homme? dit Jules avec une sorte d'impatience.

— Moi?... Non, non, je ne crois pas, je n'ai vu que ce chien... et il m'a semblé... mais c'est impossible!

— Quoi donc?

— J'ai cru reconnaître Turc, mon beau chien noir!

— Turc! dirent ensemble Jules et Alfred, le chien de Lahardoy? quelle folie!

— Oh! c'était bien lui, reprit Jeanne d'un air pensif.

— Ah, bah! tous les chiens noirs se ressemblent, dit Alfred.

Jules et Maria partirent d'un grand éclat de rire.

La voiture, pendant ce temps, courait rapide et légère; ils arrivèrent au bal.

Une immense cohue encombrait tous les abords de la salle, et dans ses flots pressés il était difficile, sinon impossible, de se reconnaître, de se retrouver. Ils cherchèrent longtemps après ceux qui les attendaient; ce ne fut que vers les trois heures qu'ils purent être tous réunis.

Pour eux alors le bal commença. Les cris, les rires et les applaudissements des spectateurs ajoutaient à l'effrayant délire des danseurs, délire que Jeanne, surexcitée par les émotions de la soirée, avait fini par partager en cherchant à s'étourdir. Jamais elle ne s'était montrée plus animée; et déjà on faisait cercle autour d'elle et de Jules, lorsqu'un masque vêtu de noir, qui depuis longtemps les suivait avec une persistance singulière, se précipita entre eux, et dit tout bas à cette dernière:

— Vous dansez, Jeanne, et votre mère se meurt!

A ces terribles paroles, Jeanne jeta un cri perçant, ses yeux cherchèrent avec avidité celui qui venait de les prononcer; mais Jules avait saisi le bras de cet homme et lui avait arraché son masque. Jeanne ne fit qu'entrevoir ses traits; à cette vue, elle joignit les mains et perdit connaissance.

Cet incident fut si rapide, qu'il semblait inexplicable.

Jules et l'inconnu, pressés dans un cercle de curieux, s'adressaient des paroles injurieuses et menaçantes; ils échangeaient leurs cartes. Alors Alfred et quelques-uns de ses amis entraînaient Jules hors du bal; son adversaire disparut dans la foule.

Jeanne avait été transportée dans sa voiture, Alfred et Jules y prirent place. Ce dernier, dès qu'il fut assis, jeta les yeux sur la carte que lui avait remise cet homme avec lequel il devait se battre dans la matinée; elle portait ces mots:

„Charles Granville, 3^e bataillon des chasseurs à cheval.”

Son étonnement redoubla, car ce nom n'éveillait en lui aucun souvenir.

Alfred et lui gardèrent le silence pendant la route. Arrivés rue Lafitte, on descendit Jeanne, toujours évanouie.

A peine l'avait-on déposée sur un canapé, que le même chien noir, trouvant toutes les portes ouvertes, accourut vers Jeanne, lui lécha les mains et le visage, interrompant ces caresses par des bonds et des cris joyeux.

— C'est bien le chien de Lahardoy, dit Alfred.

Sans répondre, Jules saisit une canne pour le chasser de l'appartement; mais l'animal, dont la force et la taille étaient énormes, se retourna vers lui avec un grognement sourd en découvrant des crocs formidables.

— Laisse cette bête, dit Alfred, elle pourrait te blesser. Calme-toi, songe que tout n'est pas fini; je te quitte, je reviendrai vers neuf heures avec deux de mes amis.

Et sans parler de ce qui venait de se passer, sans faire une seule question, Alfred serra la main de Jules et se retira.

XI.

Pendant ce temps, Jeanne revenait à elle; ses yeux pleins de larmes se fixaient sur Turc, qui, après avoir obtenu d'elle quelques caresses, s'était couché à ses pieds.

Jules prit un fauteuil, et se plaça en face de Jeanne; son front était sombre et réfléchi; après un assez long silence, il dit enfin :

— Pourriez-vous m'apprendre à qui je dois la scène ridicule qui vient d'avoir lieu ?

Jeanne, sans répondre, releva lentement la tête.

— Vous connaissez cet homme ? poursuivit Jules.

A cette seconde question, Jeanne hésita; pourtant elle dit d'une voix basse et tremblante :

— Je le connais.

— D'où le connaissez-vous ?

— De mon village. Ma mère m'avait défendu de continuer à lui parler, car c'était le compagnon de toutes mes courses, c'était un ami... C'est pourquoi vous ne l'avez pas vu près de moi dans les champs.

— J'entends, reprit le jeune homme avec ironie, c'est une de vos conquêtes champêtres, un amoureux jaloux et désappointé. Comment donc a-t-il découvert vos traces ?

— Sans doute grâce à l'instinct de ce brave chien, répondit Jeanne avec effort.

— Et vous le nommez ?

— Charlot.

— Il est militaire ?

— Lui ? fit Jeanne avec étonnement.

— Du moins, sur sa carte que voici, il s'en donne le titre.

— Je l'ignorais.

— Et ce jeune homme, devait-il vous épouser ?

— Aux questions que vous me faites, au ton dont vous me parlez, dit Jeanne en comprimant sa douleur, je vois que vous êtes irrité... Mais, mon Dieu, est-ce ma faute ? Moi, qui viens d'être frappée d'une surprise si cruelle, si imprévue... Ma mère se meurt... et vous avez le courage de me parler d'autre chose ! Elle se meurt, et vous me l'aviez assurée heureuse, contente, prête à bénir notre union... tandis que c'est au bal, au milieu d'une fête, que cette nouvelle m'arrive.. Et le danger doit être imminent pour que Charlot soit venu... Mon Dieu ! mon Dieu ! elle se meurt !

Et Jeanne, pour étouffer ses sanglots, se cacha le visage dans les coussins du canapé.

Jules se leva avec impatience de son fauteuil, fit deux ou trois fois le tour de la chambre dans une méditation profonde. Enfin, il revint s'asseoir.

— Voyons, dit-il avec une sorte de sécheresse contenue dans la voix, vos larmes ne guériront pas votre mère; que voulez-vous que je fasse pour elle ?

Jeanne essaya de se calmer et raffermir autant qu'elle put sa parole.

— Jules, répondit-elle, il faudrait, puisque

vous me le demandez, allez chez votre notaire, pour qu'il dresse l'acte de notre mariage, puis en toute hâte nous partirons. Notre vue sauvera peut-être ma mère !

— Vous êtes folle !

— Mon Dieu ! pouvez-vous me répondre ainsi, dans un pareil moment ! De grâce, soyez sans colère, soyez bon ! Si vous saviez tout ce que je souffre... tout ce que j'ai dans l'âme, toutes les craintes qui me torturent... qu'hier je renfermais en moi et qui aujourd'hui débordent de mon cœur... Si vous saviez... Oh ! tenez, j'ai peur ! Il me semble, qu'endormie depuis huit mois sur le bord d'un abîme, je m'éveille aujourd'hui au son fatal et funèbre qui m'annonce la mort de ma mère; il retentit en ce moment à mon oreille, c'est lui qui m'exalte,

— Je le promets; tenez, je vous écoute et ne pleure plus !

XII.

Le jeune homme reprit en ces termes :

— Il faut que je vous parle de l'époque où je vous ai vue pour la première fois; par ce souvenir, je me reporte à ce temps où votre rare beauté, la pureté naïve de votre caractère, l'intelligence peu commune que je voyais rayonner dans votre regard comme dans vos discours, m'ont inspiré une passion véritable. Votre nature si belle et si primitive vous donnait à mes yeux un charme, un attrait irrésistible; chaque jour je vous voyais, et le lendemain tardait à mon impatience pour vous revoir encore !... Peintre, j'admira en vous le plus parfait modèle. Poète, je me sentais épris de ce gracieux fantôme, que mon souffle pouvait animer, en lui ouvrant une vie nouvelle... Comment avez-vous reconnu mes sacrifices et mes soins ? Par des larmes et des récriminations incessantes ! Et nous en sommes venus tous deux à gémir et à être malheureux ! Cela ne peut durer, ni pour vous, ni pour moi ; il faut en finir !...

— Jules, dit Jeanne lentement, je sens tellement l'importance de cet entretien, que, muette et recueillie pendant que vous parliez, j'ai mis toute mon âme à comprendre bien le sens de vos paroles. Je vais vous suivre dans cette voie pénible que vous m'ouvrez, et qui va sans doute déchirer mon cœur par lambeaux !... Au contact de votre esprit, de vos paroles brûlantes, pauvre fille des champs, je n'ai opposé que l'inertie d'une sainte croyance basée sur un serment volontaire. Au milieu de mes bruyères, quand vous me disiez : „Je t'aime !” naïvement je vous répondais avec bonheur : „Venez le dire à ma mère.” Quand vous ajoutiez : „Jeanne, jamais je ne pourrai me séparer de vous,” je disais : „Venez me demander à ma mère !...” Alors, en posant la main sur votre cœur, vous avez dit : „Jeanne, croyez à moi, vous serez ma femme, ma femme honorée; je suis libre, riche, j'assurerai votre bonheur et celui de votre mère; cela, je le jure. — Même sur cette médaille bénite par Saint-Méen et par ma mère ? vous dis-je. — Même sur cette médaille et par votre mère...”

Reposée, confiante, heureuse, j'attendis. C'est ainsi que bien des jours se passèrent, c'est ainsi que dans une sécurité profonde, un soir, après avoir refermé l'étable en y laissant Turc pour gardien, je vous conduisis vers la Tour au Lierre.... A peine arrivés tous deux au détour de la route, je vis une chaise de poste, et votre ami Alfred qui attendait... Je ne me souviens plus bien de ce qui se passa alors, je sais que je pleurai, priai, qu'une lutte incroyablement eut lieu entre vous et moi, que j'appelai ma mère... Je sais qu'en détachant ma médaille, je vous criais en vous la montrant : „Jules, vous avez juré...” Puis, tout-à-coup je me sentis garrottée, bâillonnée... Lorsque je revins à moi, j'étais bien loin... bien loin de mon village... bien loin de ma pauvre mère !... J'étais votre prisonnière.

(A continuer.)



LES MAISONS DE THÉ, EN CHINE ET AU JAPON.

c'est lui qui m'épouvante... Si elle allait mourir, mon Dieu, sans m'avoir pardonné ! Jules, jusqu'à ce jour vous n'avez rien vu de mon désespoir, je l'ai comprimé, j'ai bu mes larmes, j'ai condamné autant que possible mes lèvres au silence... j'ai attendu... mais ma mère m'appelle... Que le titre de votre femme, que vous m'avez solennellement promis en me faisant votre captive, me permette enfin de courir dans ses bras... Jules, au nom du Ciel, ne me refusez pas.

— Jeanne, répondit Jules d'une voix grave, cet instant est solennel, et à mon tour je vous prie d'être plus calme, moins exaltée dans vos douleurs, afin de mieux écouter ce que j'ai à vous dire. Comme vous devez le pressentir, le moment est venu de regarder en face notre position et de terminer enfin les éternels débats sous lesquels nous souffrons tous deux depuis huit mois !... Me promettez-vous d'être calme ?